

ÉTIENNE DE MONTETY

L'ARTICLE
DE LA MORT

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

THIERRY MAULNIER, *biographie*, Julliard, 1994.

SALUT À KLÉBER HAEDENS, *essai*, Grasset, 1996.

HONORÉ D'ESTIENNE D'ORVES, UN HÉROS FRANÇAIS, *biographie*, Perrin, 2001.

NOTRE HISTOIRE, *conversation entre Hélié de Saint-Marc et August von Kageneck*, Perrin-les-Arènes, 2002.

DES HOMMES IRRÉGULIERS, *essai*, Perrin, 2006.

L'ARTICLE DE LA MORT

ÉTIENNE DE MONTETY

L'ARTICLE
DE LA MORT

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Pour François, à Paris
Et Arturo, à Madrid

Ici s'achèvent l'éloge et le décompte de ses vertus, et le chant de ses hauts faits. Bien loin est l'époque de son pouvoir, perdues sont les années submergées dans le tourbillon de leur beauté avide, et voici notre ultime tentative de reconstituer ses batailles, pour ne plus avoir à nous occuper de lui, pour dissoudre son souvenir comme l'encre du poulpe dans l'océan vaste et calme.

ÁLVARO MUTIS

Et comme disait Maqroll el Gaviero

Une jolie femme en tailleur pantalon beige avait ouvert la porte. La quarantaine, souriante et directe, elle devait être son attachée parlementaire. Elle avait conduit Moreira dans un grand salon, meublé avec sobriété, presque austère : une longue table en bois et dans un angle quelques fauteuils de cuir sombre. La pierre apparente conférait à l'endroit des allures quasi monastiques. Un homme se tenait de dos. Il regardait par la fenêtre qui donnait sur les Invalides. De petite taille, trapu, le crâne rasé et cabossé, il était vêtu de son éternel costume à fines rayures, et fumait. Certainement ces fameux Montecristo, associés à son nom comme la cigarette l'était à celui de Gainsbourg. Des volutes de fumée l'entouraient, et les rayons du soleil qui traversaient la pièce leur donnaient un aspect coloré. L'homme se retourna et retira de sa bouche son cigarillo.

— Sirmont, se présenta-t-il laconiquement en tendant la main.

Moreira l'avait aussitôt reconnu. La veille, il avait consulté aux archives du journal les dossiers contenant les innombrables coupures de presse consacrées à Charles Sirmont.

Les photoreportages en avaient fait un personnage familier à tous les Français. Des lunettes à forte monture en écaille habillaient un visage glabre, percé d'une paire d'yeux bleu clair qui fixait l'interlocuteur. Sirmont portait une cravate de soie sobre ; de la pochette de son veston dépassait un mouchoir blanc impeccablement disposé. À la boutonnière, la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Moreira se souvint d'une interview pour un magazine féminin qui s'interrogeait sur la calvitie masculine et son effet sur la gent féminine. Sirmont expliquait qu'il avait commencé à perdre ses cheveux peu après sa vingtième année. Il avait choisi de raser consciencieusement ce qui lui restait sur les tempes. « Dans un premier temps, disait-il, ma calvitie me désespéra. Elle me vieillissait, croyais-je. Puis un jour, je découvris dans Suétone que César était affligé de la même infortune, et qu'il en avait pris son parti en compensant par un très grand soin apporté à sa mise. Je fis de même. Travaillant dans les cabinets ministériels, je constatai que les conseillers, plus âgés que moi, me traitaient d'égal à égal et que, lors des réceptions, leurs épouses me demandaient mon bras pour passer à table. J'en profitai largement. »

Sirmont fit quelques pas dans le salon, toujours auréolé de fumée, en indiquant d'un geste les fauteuils à l'autre bout de la pièce. Il passa devant une commode encombrée de photos sous verre et s'arrêta.

— Quelques souvenirs, dit-il d'un air détaché.

Moreira se pencha pour les observer une à une, agacé d'être obligé de se prêter à cette comédie. Il feignit de s'extasier devant une photo de son hôte assistant à un lever des couleurs quelque part sur un théâtre d'opérations exté-

rieures : Sirmont était au garde-à-vous, tel un ministre de la Défense sur le front des troupes. Il le complimenta pour une autre où il posait aux côtés du dalaï-lama : « J'ai eu la chance de rencontrer Sa Sainteté... » Sur une troisième, on reconnaissait Rigoberta Menchú et, sur une quatrième, Nelson Mandela. Sirmont y était en smoking, souriant.

— Lorsque j'étais ambassadeur à Oslo... commenta-t-il.

Il prit un nouveau cigarillo dans une boîte en bois exotique posée sur une table basse de bois rouge et s'enfonça dans un fauteuil, en invitant Moreira à l'imiter. Il sortit de sa poche un Zippo, alluma son Montecristo avec lenteur et solennité, referma son briquet d'un claquement sec, tira une longue bouffée et demanda :

— Alors, quel est l'objet de votre visite? Ah oui, mes Mémoires! Qu'est-ce que vous voulez savoir, mon vieux?

Il procédait avec une cordialité un peu brutale qui ne déplaisait pas à Moreira. Avec le temps celui-ci s'était surpris à apprécier les tempéraments qui font l'économie de l'affabilité affectée. Les rapports gagnaient en simplicité. On évitait le sentimentalisme feint.

Avait-il rêvé? Il entendait encore Christian Lemièrre, le rédacteur en chef chargé des pages « Lettres », lui répéter : « Il est chiant. »

C'était l'avant-veille au journal. Lemièrre avait demandé à le voir. Moreira avait descendu deux étages pour se rendre dans la grande pièce du service littéraire. L'endroit était encombré de livres. À en croire les occupants, c'était même un fléau qui proliférait dangereusement. Les journalistes disaient en riant que leur métier s'apparentait désormais à celui de magasinier. Il consistait à manipuler de lourds

volumes. La lecture et l'écriture étaient devenues une portion congrue de leur activité.

Lemière travaillait dans un véritable antre. Une simple lampe de bureau formait un rond de lumière autour de lui. Le reste de la pièce était plongé dans l'obscurité. On voyait émerger son visage malicieux au milieu des piles. La légende assurait que, lorsque son bureau était trop encombré, il poussait les livres en équilibre pour les faire tomber dans la poubelle. Ses confrères appelaient cela la méthode Lemière de gestion des stocks.

— Charles Sirmont publie ses Mémoires, expliqua-t-il. Est-ce que ça t'intéresserait de l'interviewer?

— Pourquoi pas, je crois que je ne l'ai jamais rencontré. Mais j'ai lu ses livres. *Le Dispensaire*, c'est ça? Un roman qui se passe au Vietnam. Ça m'avait bien plu.

— Avec ses Mémoires, reprit Lemière, Sirmont commence à sculpter sa statue. Il se situe aux confins de l'humanitaire et de la politique, avec des incursions en littérature. Franchement, il vaut le détour...

— Humainement, comment est-il? Sympathique?

— Euh... Pour être honnête, très difficile. Carrément *chiant*. Depuis une semaine, il n'arrête pas de me harceler. Il est persuadé que la sortie de son livre est l'événement littéraire de la décennie.

— Pourquoi n'envoies-tu pas un stagiaire pour t'en débarrasser?

— Tu es fou? Il ferait un esclandre, téléphonerait à la direction du groupe! C'est un rédacteur en chef qu'il lui faut, pour preuve de l'estime dans laquelle le journal le tient.

— Comment est-ce, ces Mémoires?

— Pas mal. Le problème de ce genre d'homme c'est qu'à

force d'interviews et de portraits parus dans la presse, on sait tout d'eux. Résultat, on n'apprend guère à la lecture de leurs souvenirs. Mais va leur faire entendre ça. Sirmont m'appelle tous les jours.

— Je vois : tu m'envoies chez lui pour assurer ta tranquillité.

— Si seulement... Mais je sais que ça ne lui suffira pas. Il voudra la une.

— Écoute, j'accepte. On verra bien. De toute façon, je me servirai de ce que j'aurai glané pour rédiger sa nécrologie. Quel âge a-t-il ?

— Pas l'âge de faire un mort.

Moreira était ressorti de la tanière de Lemière avec un gros volume à la main. Sur la couverture, un portrait de Charles-Élie Sirmont surmonté d'un titre : *Le courage est une vertu du matin*. Au dos, un texte : « Figure inclassable de la vie politique française, Charles-Élie Sirmont s'est fait connaître par son engagement en faveur de la paix et de la liberté. N'ayant jamais dissocié l'action de l'écriture, il est l'auteur de nombreux livres. Son roman *Le Dispensaire* a reçu le Grand Prix du roman de l'Académie française en 1975.

« La publication de ses Mémoires est l'occasion pour Charles Sirmont de relier différents épisodes de sa vie, qui l'ont conduit à rencontrer les principaux dirigeants de la planète mais aussi les combattants anonymes d'Érythrée, du Liban ou de Bosnie. À travers la vie de cet homme épris de justice, élu de la République qui a élargi son action au monde entier, le lecteur découvrira une personnalité d'aujourd'hui, qui se révèle un authentique mémorialiste. Ce livre-bilan constitue un tableau magistral de l'histoire contemporaine. »

Moreira se souvenait d'avoir lu *Le Dispensaire*. Un de ces livres qui s'imposent pendant une saison à des centaines de milliers de lecteurs, porté par un bouche-à-oreille à ce point puissant qu'il devient prescripteur. Le roman racontait l'histoire d'un ancien officier français reconverti dans le journalisme. Alors que la guerre fait rage au Vietnam, il part à la recherche d'un de ses confrères disparu dans le haut pays. Moreira avait été aimanté par la force de ce roman et avait placé l'auteur très haut, parmi ceux qui aident à traverser les incertitudes de l'adolescence. Vingt ans plus tard, il reconnaissait qu'il avait suivi le parcours de Sirmont avec une sympathie dont il découvrait qu'elle était probablement dictée par la reconnaissance. Voilà pourquoi il avait été surpris par le jugement abrupt de Lemière.

— Vous allez m'enregistrer ? demanda Sirmont en voyant Moreira fourrager dans sa besace à la recherche d'un bloc-notes.

— Non, j'ai l'habitude d'écrire. Je suis de l'ancienne école...

— Alors, vous m'enverrez copie des propos que vous me prêtez. Ce n'est pas que je me méfie des journalistes, mais il arrive qu'il y ait des problèmes. Autant les éviter.

Moreira le regarda. Il se rappela une anecdote, célèbre dans les rédactions : interviewant Hergé pour la sortie du dessin animé *Tintin et le Lac aux requins*, Philippe Bouvard avait osé la question que tout le monde avait sur les lèvres : « Dans la réalisation de ce film, à part le requin, qu'est-ce que vous avez fait ? » Moreira aurait pu commencer l'entretien par : « Comment un homme aussi modeste que vous a-t-il cédé à la tentation de se lancer dans la rédaction de Mémoires ? »

Cette rencontre l'intéressait. Cent questions lui venaient spontanément à l'esprit : À quel moment songe-t-on à écrire ses Mémoires? Pourquoi le fait-on? Pour qui? Est-on bon juge de soi? Ne vaut-il pas mieux susciter une biographie sur soi? Et la phrase de Malraux, « Que m'importe ce qui n'importe qu'à moi », qu'en pensait-il?

Sirmont s'était calé dans son fauteuil, attentif, comme aux aguets. Le Montecristo se consumait maintenant dans un cendrier. Il avait retiré ses lunettes et attrapé sur la table basse une longue pipe rapportée d'un voyage (d'Amazonie, du Vietnam?) et jouait avec. Pendant qu'il discourait, elle lui servait tout à la fois de fêrule d'instituteur, de badine de sous-lieutenant et de baguette de chef d'orchestre. À l'évidence, il avait décidé d'interpréter *Les Chênes qu'on abat...*

Moreira avait choisi de se piquer au jeu, amusé par le numéro de son interlocuteur. Sirmont attrapa un exemplaire du *Courage est une vertu du matin*, et lui lança :

— Vous l'avez lu?

— Oui. Pourquoi me demandez-vous ça?

— Parce que vos questions ne permettent pas de le deviner. Elles sont trop générales.

Moreira ne répondit rien. Sirmont enchaîna :

— Ce que j'ai voulu exprimer dans ce livre, ce sont des choses très simples. L'histoire d'un homme se fonde toujours sur deux ou trois événements. Pas plus. Pour ce qui me concerne, j'en vois un, mon implication dans la crise polonaise. En 1976, je vis ma première expérience gouvernementale. Fin 1978, ne l'écrivez pas, j'ai pendant un Conseil des ministres une altercation à propos du *Hai Hong*. C'est *off*, hein, ça... Vous vous souvenez, ce bateau chargé de milliers de réfugiés rejetés par l'Indonésie puis

la Malaisie. La première apparition des boat people... On est un 11 novembre, ça ne s'oublie pas, pareille date. Au Conseil du mercredi, je prends la parole pour évoquer le sort de ce bateau et la responsabilité qui incombe à la France. Après tout, j'ai en charge le dossier des Rapatriés... il y a une part d'humanitaire dans ce portefeuille. Mon collègue, ministre du Commerce extérieur, me répond qu'un important contrat commercial avec la Chine est en préparation et que ce n'est pas le moment de se la mettre à dos pour une affaire de sensiblerie. À l'annonce de la signature du contrat, je présente ma démission. Officiellement pour raisons personnelles. Évidemment : je ne souhaite pas mettre en difficulté le président de la République. Me voici libre. Je me lance dans l'action humanitaire et ma vie s'en trouve changée. Quelques mois plus tard, je suis à Nowa Huta au cœur de la résistance polonaise au régime communiste.

« Aucun souvenir de cette dém', songeait Moreira. J'aurais juré qu'il avait fait les frais d'un remaniement ministériel. Mais s'il le dit... »

— Que l'on considère la situation en Pologne à l'époque, continuait Sirmont qui lissait son crâne d'un geste consciencieux. Au lendemain du coup d'État du général Jaruzelski, c'est la stupeur en France. Sauf pour moi qui suis de près la situation depuis plusieurs mois. Par notre ambassadeur et par un ami journaliste, j'ai des informations plutôt rassurantes. Si, si ! Plusieurs signes montrent que Moscou n'interviendra pas. C'est important, ça. J'en ai eu la confirmation par des amis du Quai. À Paris, j'arbore le badge Solidarnosc surmonté du drapeau polonais, rouge et blanc.

Sirmont désignait du doigt le revers de son veston.

Il n'avait pas échappé à Moreira qu'au mur, non loin de la commode aux photos, était suspendu un cadre rempli de

décorations. Sur un fond de velours, étaient disposés des colliers et des rubans rouges ou verts, de différentes provenances. Sirmont les portait-il? En tout cas il devait détester les boutonnieres vierges.

— Dans le chapitre que vous consacrez à la Pologne, dit Moreira, j'ai retrouvé bien des impressions de ce que j'ai vécu à l'époque. J'étais étudiant et je m'étais engagé dans les comités France-Pologne. La nuit de Noël 1981, nous avons lancé un message pour que toutes les maisons aient une bougie sur leurs fenêtres afin de témoigner notre solidarité avec le peuple polonais. Et...

— Je brûle d'aller sur place, l'interrompt Sirmont. Des comités se créent et recueillent à la porte des supermarchés des denrées de première nécessité. Dès les premières semaines de 1982, j'apprends qu'un convoi va partir pour Varsovie, je n'hésite pas un instant. Je me joins à l'un d'eux. Incognito, évidemment. Pensez, un ancien ministre... À quarante-cinq ans, je suis pour ainsi dire le patriarche du groupe. Le départ s'effectue à la porte de Saint-Cloud un soir à minuit, dans l'indifférence générale. Pas une caméra, pas un micro. Nous roulons vingt-quatre heures, sans arrêt.

— Vous vous rappelez le parcours du combattant qu'était l'entrée en RDA? Un no man's land séparait les deux pays. Il n'y avait que le bâtiment de la douane et un parking immense, sinistre, sillonné par des patrouilles de soldats accompagnés de chiens policiers...

— Heureusement j'ai emporté de la lecture. Un Budé. *La Guerre des Gaules*. Je relis les pages que César consacre aux *terrae incognitae* que ses soldats traversent : « *Nunquam ante hoc tempus exercitum populi romani Galliae provinciae finibus egressum...* »

— Ce qui signifie ?

— Vous ne parlez pas latin ? « Jamais jusqu'à présent, une armée romaine n'avait franchi les frontières de la province. » Combien de temps attendons-nous ? Huit heures, dix heures, je ne sais plus. Un douanier vient nous demander de décharger nos camions. Nous protestons, en vain. Il nous faut vider le chargement sur le bitume et attendre que ces messieurs consentent à le contrôler. Le douanier revient une demi-heure plus tard. Il circule entre les cartons, nonchalant, en fait ouvrir un, puis un deuxième, s'empare d'une boîte d'aspirine qu'il met dans sa poche, après avoir lu attentivement les mentions sur l'emballage, comme s'il vérifiait la posologie. Des soldats fouillent les véhicules, assez sommairement, il faut le reconnaître. Ils passent sous les camionnettes des miroirs à roulettes, au cas où quelqu'un se dissimulerait. Quelques garçons du convoi sont emmenés dans les bureaux pour être interrogés. On les relâche sans explication. À l'aube, nous sommes à l'Est.

Moreira avait renoncé à parler, à raconter son propre voyage, inséparable dans ses souvenirs d'une fille qui conduisait la camionnette les menant à Varsovie. Assis derrière elle, il n'avait guère quitté des yeux sa nuque. Il en était fou. Mais il se voyait mal raconter ça à Sirmont. Le grand homme était aux prises avec l'histoire ; il n'aurait eu que faire des émois amoureux d'un petit godelureau...

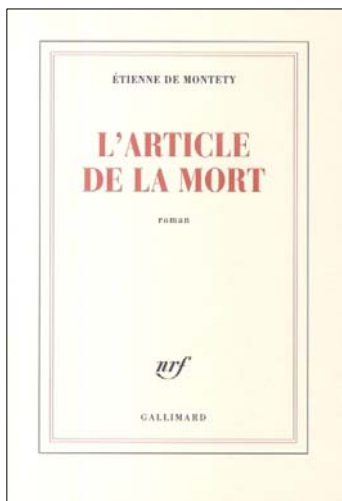
— Le gouvernement français était-il au courant de votre voyage ?

— Je n'en ai parlé à personne. Si vous saviez... Le Quai est rempli d'énarques qui ne connaissent le monde que par les atlas, les rapports et les cocktails dans les ambassades. À l'époque, déjà, ils me prennent pour un incontrôlable. Péchés suprêmes pour l'administration. Pendant une semaine, nous sillonnons le pays, de Varsovie à Cracovie, en passant

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 18 août 2009.
Dépôt légal : août 2009.
Numéro d'imprimeur : 74174.*

ISBN 978-2-07-030185-0/Imprimé en France.

169446



L'article de la mort

Étienne De Montety

Cette édition électronique du livre *L'article de la mort*
de *Étienne De Montety*
a été réalisée le 17/11/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 18 Août 2009 (ISBN : 9782070119417)
Code Sodis : N32225 - ISBN : 9792070285821